

Strasbourg, 6 mai 2018.

## Une robe pour réveiller la fibre alsacienne

**Dans le cadre d'un appel à projets lancé par la région pour raffermir l'identité locale, une couturière revisite le costume traditionnel de l'Alsace. En wax, à motifs... «l'Elsass rock» se porte au quotidien. Au risque d'être accaparé par les identitaires.**



*«A chaque fois que je la mets, je fais un tabac.» La grande Bénédicte parle de sa petite robe rouge, une «Elsass rock», le costume traditionnel alsacien à la Hansi mais revisité, débarrassé de la coiffe noire à grand nœud et du tablier. Escarpins chics, minaudière, genoux à découvert, Bénédicte a choisi un tissu coquelicot à imprimés japonisants qui vient en rappel sur le plastron, sous le laçage du corselet noir. Elle l'a faite faire pour le mariage de sa cousine l'été dernier, à Paris. La famille originaire d'Alsace a paraît-il adoré «le clin d'œil élégant». Depuis, elle la sort pour les fêtes, les dîners et, forcément, le brunch organisé ce dimanche-là en plein Strasbourg par la couturière Rita Tataï. Sur son passage, «les gens lui sourient», raconte la jeune femme de 27 ans, à la tête d'une imprimerie, qui ne quitterait pour rien au monde Stutzheim, petite commune du Kochersberg, l'ouest strasbourgeois. Elle a grandi là, en plein dans le territoire du jupon rouge, berceau du cliché qui a écrasé toutes les autres nuances. Car chaque coin d'Alsace a, sinon sa couleur, au moins ses broderies et rubans caractéristiques. «Il fallait d'abord repositionner le costume alsacien dans l'imaginaire, que cela fasse sens, relie les gens à leurs racines, ne pas faire une proposition trop moderne ou contemporaine», explique Rita Tataï, la créatrice*

### **«Un pied de nez au dirndl»**

Va pour le rouge, donc. Le stéréotype l'a emporté. Et s'il faut un marqueur fort, c'est bien le signe que quelque chose a été perdu, n'en déplaise aux lobbys de la culture et de l'identité alsacienne qui n'ont cessé de la décrire plus vivante que jamais pour réclamer la résurrection de feu l'Alsace. Après le référendum loupé de 2013 sur la fusion des départements (les trop peu nombreux citoyens à s'être rendus aux urnes s'étaient prononcés contre une collectivité alsacienne unique) et après l'interminable psychodrame de la fusion des régions, le Premier ministre a remis une pièce dans la machine début février en confiant au préfet la mission de réfléchir à l'avenir d'une entité Alsace, mais sans sortir du Grand Est... Pendant que les élus de tous bords s'écharpent, élaborant des savantes stratégies qui ne passionnent pas vraiment les foules, les citoyens sont, eux, appelés à s'exprimer sur l'Alsace via une plateforme web. En un mois et demi, 9 000 contributions : pas un raz de marée. La copie du préfet est attendue avant l'été.

L'Elsass rock (de «rok» en alsacien - sans c -, qui signifie «robe») a été créée dans cette veine. La petite robe répond à un appel à projets lancé en 2015 par la région et l'Office pour la langue et les cultures d'Alsace et de Moselle visant à revisiter le costume traditionnel. Elle est le modèle phare de la marque lancée depuis par Rita Tataï, Geht's In, «ça me va bien» en expression dialectale). Du prêt-à-personnaliser, entre le sur-mesure et le prêt-à-porter : choix du tissu, longueur de la jupe, cousu sur la personne. Compter entre 150 et 190 euros. 150 modèles ont déjà été vendus. «Et ça, s'exclame Rita Tataï, c'est déjà un pied de nez au dirndl.»

Jusqu'aux années 2000, seules les serveuses de l'Oktoberfest, la célèbre fête de la bière de Munich, se glissaient, quatre pintes à chaque doigt, dans cette robe au corsage pigeonnant encadré de dentelles. L'habit s'est imposé, devenu un *must have* que même la jeunesse alsacienne s'arrache pour aller boire de la mousse outre-Rhin, «alors qu'il n'a rien du costume bavarois traditionnel», s'étrangle la couturière. Il a été créé par les bourgeoises qui jouaient aux paysannes le temps des vacances, comme Marie-Antoinette jouait à la bergère dans son village normand miniature à Versailles. C'est Hitler qui popularisera le dirndl et tentera de l'imposer par l'intermédiaire du pôle du costume traditionnel allemand national-socialiste.

## «Tablier aux trésors»

Avec son Elsass rock, Rita Tataï fait donc de la résistance. Elle est surtout fascinée par le costume traditionnel, «*un vêtement pour la vie que l'on réadapte au corps qui change, vieillit, avant de le transmettre aux enfants*». Ses parents, nantais, ont migré vers l'Est, attirés par l'image d'Epinal de leurs manuels scolaires, cette petite Alsacienne dans son décor enneigé. La famille s'installe aux Trois-Maisons, à la frontière mosellane. Enfant, Rita Tataï se planque sous l'estrade de la place du village pour croquer les costumes des danseuses alsaciennes, les reproduire pour ses poupées. Bientôt, elle monte des spectacles avec les gosses du coin, est la costumière attitrée.

L'autodictacte, «*trop bonne à l'école*» pour faire un CAP couture, doit reprendre la boulangerie de papa et la pâtisserie. Mais rapidement sa santé se dégrade, le diabète menace, interdiction de travailler le sucre. Celle qui «*entend chanter les tissus*» se sauve du labo paternel et retourne à sa machine. Elle rit. Rita Tataï n'a jamais arrêté de manger des gâteaux mais réalisé des milliers de costumes, pour des compagnies, des opéras prestigieux, des festivals. Elle voyage, fait des études d'ethnologie, des enfants. L'intermittente passe par l'usine où ses créations sont jugées «*toujours trop théâtrales*» pour l'industrie textile. Elle se pose finalement, voilà quinze ans, dans l'arrière-cour d'un immeuble strasbourgeois pour ouvrir son atelier, La Colombe.

Sur le pas-de-porte, Rita Tataï accueille ses invités, tous en rouge. Les hommes arborent un gilet agrémenté de boutons dorés. Plus y en a, plus on est riche. Le bling-bling à l'ancienne. Le fils de Sarah le porte ouvert sur un tee-shirt, casquette à l'envers. Rita Tataï a aussi décliné l'Elsass rock en wax, tissu africain écarlate. Un rapide coup d'œil au généreux buffet, et Lia, chargée de communication dans l'industrie, se rue vers le portant à l'affût des derniers modèles. Elle en veut une pour ses vacances dans le Tyrol. Un groupe joue de l'accordéon, curieuse ambiance de showroom aux airs de cabaret avec ses petites tables couvertes de vichy (rouge), son paravent en persienne, son shooting photo et le coiffeur qui fait des chignons compliqués en forme de coiffes.

Sur ces entrefaites, on tombe sur l'ex-maire et eurodéputée Catherine Trautmann, tout de jean vêtue, venue soutenir la créatrice en tant que vice-présidente de l'Eurométropole en charge de l'artisanat. Elle se souvient, enfant, de son visage enfoui dans l'épais tissu de laine rouge où elle séchait ses larmes. Elle revoit «*le tablier aux trésors*» des femmes qui faisaient tourner les fermes, des poches remplies d'outils, d'ustensiles de cuisine et de douceurs pour les petits. Cette robe est à ses yeux l'expression «*d'un matriarcat alsacien rural*». Le débat actuel autour de l'Alsace l'agace car «*accaparé par un groupe et qui écarte les citoyens du sentiment d'appartenance*».

Catherine Trautmann repartira sans Elsass rock. Contrairement à Doris, la soixantaine, cheveux blonds courts, grandes lunettes et sandales compensées, qui vient d'en commander une quatrième. Normal, c'est sa robe de tous les jours, qu'elle décale avec ses tee-shirts colorés, son perfecto. Surtout, «*jamais de gilet*», et veiller à «*trancher avec les chaussures*», sinon «*ça fait folklore*». Doris aime l'Alsace, comme tout le monde ici. Mais «*ce n'est pas de la revendication politique, j'aime le style*», dit-elle. En plus, «*ça passe à 30 en machine et c'est sexy*».

## «Regards en coin»

Rita Tataï voudrait exactement cela, que son Elsass rock soit un «*basique de la garde-robe*», devienne le «*nouveau jean alsacien qui va avec tout*». Elle a même réfléchi à un canal de distribution, par les couturières, et un slogan, «*être alsacien, ça ne se démode pas*». Encore faut-il oser : «*Certaines ont envie, mais elles ont peur de faire "Elsass frei"*», «Alsace libre», le slogan des

identitaires, encore scandé en 2014 à l'occasion des manifs contre la réforme territoriale et pas toujours bon enfant. Dans son boubou rouge brodé de cigognes, Rita Tataï parle, elle, «*d'identité plurielle*», se fiche des frontières et de la politique. Même si tout Unser Land («Notre terre» en alsacien), parti régionaliste, s'habille chez elle. Et quand l'habit doit servir la cause, on le porte sur fond blanc, tee-shirt ou chemisier. C'est à cela qu'on reconnaît les encartés venus bruncher. Anastasie par exemple a même «*la vraie blouse*», qu'elle porte avec son Elsass rock pour aller à son travail de formatrice médicale. Elle est «*100 % contre le Grotisque*», jeu de mots pour railler le Grand Est, elle veut du bilinguisme dans toutes les classes, un parlement, un conseil d'Alsace et n'en peut plus des élus «*qui oublient l'Alsace quand ils sont à Paris*».

A côté, Roger. Avec lui, c'est mal engagé. Il préfère une interview en dialecte alsacien. Lunettes noires sur le front, bouc grisonnant, il dit qu'avec son gilet, au moins, il se «*sent alsacien, vraiment alsacien et fier de l'être. On est chez nous. Chacun sa culture.*» Et pour lui, être alsacien, c'est «*l'être par ses aïeux, né de père et mère alsacienne. De cœur, cela n'a pas la même efficacité, toujours le risque qu'ils fassent passer leurs origines avant*». Dans leurs habits, au village, personne ne les remarque, mais dans le tram ce matin, le couple a bien vu «*les sourires mesquins et les regards en coin des gens d'une autre culture, ces Français pseudo-alsaciens qui ne sont là que pour profiter de l'Alsace*». On décide d'aller profiter du buffet. Nadine Zadi est là, elle se sert un café, Elsass rock sur peau noire, ça marche aussi. La comédienne d'origine ivoirienne a une pastille humoristique en dialecte dans le journal de France 3, *la Minute blanche*.

Avant de partir, Rita Tataï propose qu'on tente «*l'expérience*». Le soir, on se pointe en terrasse dans un quartier branché de Strasbourg, en Elsass rock et tennis blanches, essayant d'avoir l'air le moins endimanchée possible et comptant sur l'esprit punk de notre rancard. Quand on fait tomber la veste, il tique, les tables alentour aussi. Quelques regards appuyés. Sans que l'on sache s'ils ont saisi la référence ou si on a simplement l'air d'un sac.

[Noémie Rousseau Correspondante à Strasbourg](#)